

Le Bulletin Freudien n° 1

Octobre 1984

LA PRATIQUE PSYCHANALYTIQUE DE JACQUES LACAN

Charles MELMAN

(5) Ceux qui nous ont précédés, c'est-à-dire les Grecs, distinguaient très bien deux pratiques tout à fait différentes. Il y en avait une dont ils disaient qu'elle se faisait selon la φύσις selon les règles de la nature; et l'autre qui au contraire se faisait selon la θέσις, c'est-à-dire selon les conventions qu'on pouvait établir. La distinction est importante et elle est intéressante pour nous parce qu'elle est facile à saisir. On voit bien tout de suite la différence ta croissance d'un chêne, par exemple, et bien c'est évidemment une pratique qui se fait selon la φύσις selon les règles de la nature : on plante un gland et puis il vient un chêne.

Par contre, s'il s'agit de construire un bateau, cela ne peut se faire que selon la θέσις, selon les conventions.

Il faut pour cela faire appel à un architecte, qu'il établisse des dessins, qu'il fasse des calculs. Et on trouve même cette opposition chez Aristote qui s'interroge par exemple sur la reproduction de lits - et sans doute, n'est-ce pas par hasard qu'il fasse remarquer que si pour le bois, pour obtenir le bois, il suffit justement que cela se fasse selon les règles de la φύσις.

Pour faire un lit, il faut un ouvrier, et que ce lit ne saurait se reproduire de lui-même. Ce genre de distinction a pu, je dirais, tourner la tête à certains Grecs. Comme, par exemple, Pythagore qui allait jusqu'à avancer, qu'après tout, les lois de la φύσις, les lois de la nature, étaient peut-être justement tout à fait analogues aux lois de la θέσις, de la convention. Et que, peut-être, le monde était-il entièrement régi par le nombre et que là même où on croyait parler de la nature, il ne s'agissait que de nombre.

Et vous savez le choc qu'a été pour les pythagoriciens et pour leur école, la découverte de grandeurs incommensurables, la découverte des irrationnels, le fait qu'il y avait des mesures, qu'il existait des distances qui ne s'avéraient pas soumises au nombre entier. Pourquoi cela nous intéresse, nous aussi? Cela nous intéresse nous aussi parce que, après tout, la grande découverte de la psychanalyse, (6) ça a été de démontrer de nouveau - c'est là une résurgence - que pour le parlêtre, pour nous qui bavardons, ce qui commande la φύσις c'est-à-dire en nous la fonction de la nature - le sexe, la reproduction - et bien, est parfaitement identique à ce qui soutient la θέσις. C'est-à-dire que ce qui chez nous est le support d'un fonctionnement naturel est réglé par un système, non pas numérique, mais en tout cas analogue à tous les systèmes formels, c'est-à-dire les systèmes constitués d'éléments en eux-mêmes insignifiants, des petites lettres. Et les lois de composition de ces petites lettres ne sont réglées par rien d'autre que par les propriétés, la nature même de ces éléments.

C'est comme vous le savez, ce que j'évoque là pour vous de façon ramassée, il faut essayer de bien le souligner, c'est évidemment ce qu'annonce **FREUD** avec son livre sur "*La Science des Rêves*" la structuré de l'inconscient est celle du langage. Et c'est aussi, comme vous le savez, le texte de **LACAN**, qui ouvre les Ecrits avec ce morceau de séminaire qui porte sur "*La lettre volée*".

Il est évidemment significatif que LACAN ait choisi ce texte là pour ouvrir le rassemblement que constitue ce volume.

Ceci pour dire que cette opposition, que je me permettrais d'appeler triviale qui continue d'exister pour nous entre pratique et théorie mérite, d'être non seulement discutée mais d'être abolie, puisque ce que nous montre justement l'expérience analytique c'est que, ce que nous appelons la pratique, l'exercice par exemple, l'exercice sexuel est régi par un système qui est constitué des mêmes éléments, les mêmes éléments formels soumis aux mêmes . lois formelles que ce que l'on appelle la théorie. LACAN, lui n'aimera pas beaucoup que l'on parle de théorie psychanalytique, voire encore moins de théorie lacanienne dans la mesure où la théorie comme vous le savez, *étymologiquement, c'est du côté de la représentation, du spectacle, de l'image, c'est-à-dire du modèle.*

Or justement ce à quoi nous avons à faire avec les éléments dont nous nous servons, ne constitue pas un modèle de l'inconscient, puisque ce à quoi nous avons à faire, ce sont aux éléments qui constituent sa texture même: Cette opposition, je dirais peut-être, - si vous le voulez, je dirai encore un mot là-dessus – entre pratique et théorie, (7) est une opposition dont l'analyste perçoit bien l'origine. L'origine, elle est en ceci qu'il y a en chacun de nous effectivement un *savoir inconscient*.

Et l'essentiel de notre pratique, dans notre pratique quotidienne, notre pratique de parole, notre pratique poétique, amoureuse, se trouve effectivement régi non pas tant par ce que, par ce qui vient s'insérer dans le registre de l'apprentissage, mais est effectivement régi par ce savoir inconscient.

Et comme nous le savons, il existe d'ailleurs une certaine résistance à tout apprentissage quel qu'il soit, c'est quelque chose de tout à fait observable, non seulement chez les enfants mais chez nous aussi, dans la mesure où nous pouvons ressentir cet apprentissage comme étant une sorte de violence qui voudrait s'exercer à l'égard finalement de ce savoir qui est en nous, qui nous régit et qui nous mène sur les chemins de la jouissance.

Et on conçoit donc que, dans une sorte d'aperception un peu immédiate, on puisse avoir tendance à vouloir opposer ce qui en serait de l'ordre du pratique - c'est ce qui marche, ce dont on est sûr que ça marche - et puis la théorie qui elle, en quelque sorte, viendrait se situer du côté du discours du maître. En réalité, ce que nous montre l'expérience analytique, c'est que c'est le savoir inconscient qui est notre maître et qui nous mène de façon tout à fait aveugle: Et d'où l'intérêt d'un certain détour, fût-ce par ce que l'on appelle la théorie afin de pouvoir questionner ce qui agit dans ce savoir inconscient et afin de nous interroger aussi sur ceci comment est-il possible qu'une pratique dont Lacan a bien dit que c'était une pratique de bavardage - je ne sais pas pourquoi il y aurait une honte, en quelque sorte un discrédit, à considérer l'analyse comme un certain nombre d'autres pratiques tout aussi honorables, qui sont en dernier ressort de bavardage - comment se fait-il donc qu'une pratique de bavardage comme la pratique analytique soit susceptible de guérir un symptôme, voire de déplacer la subjectivité d'un parlêtre? C'est ça la vraie question, mais c'est ça, si je puis dire, qui doit nous étonner et qui doit alimenter notre réflexion; comment cela est-il possible?

(8) Et qui doit aussi nous amener à nous demander : est-ce que la pratique analytique effectivement y réussit? Est-ce qu'elle réussit effectivement ce qu'elle semble en tout cas dans ses textes, dans ses livres, et ce qu'elle semble ainsi permettre, est-ce qu'elle y réussit bien?

D'une façon très générale; je me permettrais de vous dire ceci, même au risque au départ de heurter un petit peu, c'est que *la pratique analytique est une expérience de la cruauté.*

Et cela non pas à cause de la bonne ou mauvaise volonté de l'analyste, à cause de ses bonnes ou mauvaises intentions, mais cruauté. parce qu'il n'y a pas d'autre leçon à retenir que la

cruauté dans ce qui est notre dépendance à l'égard de la structure. Et même si tout ce qu'il en est de notre structure, de notre enseignement, de notre religion, vise cette cruauté à la masquer.

Refoulement donc dans notre culture de la cruauté. Et on pourrait dire que la névrose, par exemple, c'est tout aussi essentiellement un refoulement de toute la cruauté.

C'est bien dire pourquoi elle l'entretient, car il n'y a rien de tel évidemment que le refoulement pour entretenir ce qui se trouve jeté dans les dessous. Je pourrais évidemment tout de suite imaginer ce qu'il en est de cette cruauté en me servant banalement de l'étymologie, en disant que ce que nous désirons, par exemple chez notre prochain c'est au-delà de sa peau, ce qui fait sa chair, fut-elle saignante. C'est sa *crûor*. Et je pourrais aussi, si vous voulez, me référer à cet article de **FREUD** "*On bat un enfant*", fantasme qui est extrêmement répandu.

Dans "*On bat un enfant*", qui est "on"? Il est dépersonnalisé. C'est d'abord le père, et puis ensuite on ne sait plus qui est cet "on"..

Et on pourrait dire que le rapport du parlêtre, c'est effectivement d'être à l'égard de la structure dans un rapport où non seulement il se trouve battu, mais où, plus, il s'agit de dire qu'il cherche, qu'il désire être battu.

(9) Cette cruauté que vient ainsi nous révéler la psychanalyse dans ce qui est la vérité de notre rapport à la structure, dans notre rapport à l'Autre est-ce qu'elle serait, cette cruauté, pour nous une forme de nouvelle sagesse que nous aurions à respecter. A défaut de quoi évidemment à la chercher, à la refouler, nous deviendrions, nous resterions névrosés. Je pose simplement la question. Il est évident que je n'apporte pas ici de réponse. Je fais simplement remarquer que s'il est exact que la vérité de notre rapport à la structure est fondée sur la cruauté, aussi bien celle que nous éprouvons à l'égard de l'Autre, que celle que nous souhaitons éprouver pour nous-mêmes et faire éprouver à notre prochain, nous n'aurions là, en quelque sorte, qu'une espèce de choix entre finalement, cette sorte de modération introduite par le refoulement et la névrose, ou bien la vérité. C'est-à-dire la révélation de cette cruauté.

Que choisir?

Peu importe là-dessus ce que fut la position personnelle adoptée par **Lacan**, voire si sa position personnelle a pu être interprétée par certains comme du sadisme.

Nous retiendrons surtout, si vous le voulez bien, là que la vérité de ce rapport à la structure est celle de *notre masochisme fondamental de notre masochisme foncier*.

Ce que je raconte là est aisément observable dans le milieu analytique lui-même - et je n'aurai pas besoin pour cela d'aller chercher des événements proches de nous - je me contenterai de dire, d'évoquer pour ceux qui connaissent un peu ce qui s'est agité autour de **Freud** que l'histoire du mouvement analytique est celle précisément de cette cruauté. Cette cruauté qui traditionnellement était réservée aux rois en tant qu'elle paraît inhérente à leur statut, puisque si le devoir est d'aller jusqu'au bout, c'est bien à entendre au premier chef comme un devoir royal : comment refuser à un roi de devoir aller jusqu'au bout, sauf comme Hamlet, s'il s'y refuse, bien sûr, à montrer sa névrose.

(10) Quoi qu'il en soit, il est curieux: déjà, d'observer comment une pratique qui n'est rien que de bavardage est susceptible d'interroger le plus essentiel de notre relation à notre semblable et au monde.

Par exemple, question qui émerge inéluctablement dans notre pratique, *l'autre, le petit autre, notre semblable, est-il un sujet?*

Les philosophes n'avaient pas attendu **FREUD**, Je pense à **HEGEL**, pour souligner l'impossibilité de la coexistence des consciences et la lutte qui s'engage avec mon semblable pour me faire reconnaître par lui.

Dès lors mon désir se trouve, vouloir réduire ce semblable à l'état d'objet. Réduction qui s'accompagne du même coup de ma déception de l'avoir tué, puisqu'après tout, c'est par lui, ce semblable, que je voulais me faire reconnaître.

Chez Rousseau, je parle de **ROUSSEAU** puisque je m'y suis intéressé pour venir ici (2) on peut très bien suivre sa tentative d'échapper à ce dilemme, c'est-à-dire ou bien se faire serviteur, esclave et être réduit à l'état d'objet, ou bien se faire reconnaître comme maître, mais du même coup réduire son semblable, à l'état d'objet, le tuer et rester un maître seul. Et on perçoit très bien cette tentative chez ce génial **ROUSSEAU**, cette tentative de résoudre cette contradiction en établissant une sorte d'égalité, de réciprocité absolue.

Comme on le sait, ce transitivisme ainsi mis en place par **ROUSSEAU** est sûrement un des moyens, un des chemins qui ont pu le conduire à la folie.

Ceci pour dire qu'il y a donc une pratique de la cure analytique qui est susceptible là-dessus, sur cette question essentielle, de faire éprouver par le sujet ce qui est sur ce point la vérité de son désir.

Qui dirige la cure analytique? Qui en est le maître? Ou bien, encore, qui désire être le maître de cette cure? Et si l'un des partenaires en devient le maître, d'où exerce-t-il cette maîtrise, puisqu'il y a des places tout à fait différentes d'où il peut l'exercer?

(11) Ceci donc, pour souligner qu'il existe un mode de pratique analytique qui permet - et c'était bien entendu, puisque j'en parle ici à propos de la pratique de **LACAN**, c'était bien entendu, cela faisait partie de sa pratique - qui permet aussitôt de rendre sensible, par la relation analytique, de rendre vivant, éprouvé, parlé, de verbaliser le vif et l'essentiel de cette question. Et c'est pourquoi on comprend que la pratique de **LACAN** se soit en quelque sorte tenue à distance d'une pratique, je dirais, classique et qui est celle de notre confort - **LACAN** pratiquait dans l'inconfort - et qui consiste justement, par exemple, à prévoir les rencontres avec son semblable à prévoir ces rencontres régies par une exactitude, dans l'horaire, et également dans la durée qui dès lors ne met pas au premier plan ces questions que je viens d'évoquer.

Et l'on sait, par exemple, combien le névrosé obsessionnel justement s'attache à ce qui est cette exactitude, à ce qui est cette rigueur dans le temps et cela justement à bon titre pour refouler ce qu'il en est de l'asymétrie et du conflit propre à toute rencontre.

Et il est vrai que la civilité recommande lors de toute rencontre ce type de bienséance concernant les horaires et concernant également ce qu'il en serait de cette sorte de réciprocité avec le semblable.

Cette pratique, ce mode de pratique analytique est ainsi en mesure de mettre en relief, et ce n'est pas sans intérêt que par notre temps que je me permettrais d'appeler de démocratie molle, le désir le plus répandu est de trouver un maître, un bon maître.

Qu'est-ce que c'est un *bon maître*?

Ce n'est pas un maître gentil, le bon maître. Le bon maître c'est celui qui va jusqu'aux conséquences de la maîtrise c'est-à-dire qui vous traite comme un déchet.

(2) Allusion faite à la conférence que Ch. **Melman** fit le lendemain intitulée "J.J **ROUSSEAU** et le délire d'interprétation."

C'est quelque chose qui n'est pas tout à fait superflus de savoir, face bien entendu à tout ce qui par ailleurs, peut s'imaginer sur ce qui constitue nos qualités et notre goût pour la liberté.

(12) C'est dans la mesure où **LACAN** a pu prendre la dimension de ce désir que pour lui il ne devenait plus gênant que des analystes puissent devenir serviteur d'une cause. C'est-à-dire, disons les choses clairement, plus analyste du tout.

Pourquoi? Parce que la cause analytique, il n'y a justement pas à la servir, Il n'y a pas à la servir parce que la cause analytique montre justement ce qu'il en est de toutes les causes, de la vérité de ce qui fonde la cause, Il n'y a pas à la servir puisqu'elle n'est rien. Par contre, la cause analytique, il y a sûrement à la vivre. Ce qui est une toute autre affaire, comme je suis en train d'essayer de le mettre en place à propos d'une pratique - celle de **LACAN** - qui essayait de la vivre cette cause analytique en dépit des sarcasmes, de l'incompréhension qui généralement l'accompagnait.

Autre question fondamentale la première l'autre, mon semblable est-il un sujet? L'autre question fondamentale est qu'une pratique analytique est susceptible très vite de faire valoir en exergue un Autre, l'Autre, le grand Autre.

Ce que **LACAN** appelle le grand Autre : existe-t-il?

Nous tous, ici, même si nous ne le savons pas, nous sommes persuadés qu'il existe. C'est-à-dire que nous sommes persuadés qu'il y a quelque part quelqu'un qui nous mène ou qui veille sur nous et que finalement tout ce qui nous arrive finira bien par s'arranger.

Ce que l'on appelle l'humanisme. par exemple, cela n'est rien de plus que la supposition que cet Autre, ce grand Autre, est constitué par un regard. Et que ce regard, il s'agit de le satisfaire. Autrement dit, que notre qualité morale est de nous faire beau pour cet Autre, afin qu'il puisse jouir de nous, et qu'ainsi il nous reste attaché.

Nous sommes tous un petit peu schrébérien à cet égard. Nous avons tous tendance à vouloir capter sur nous le regard de cet Autre, fût-ce comme nous le savons, en nous déguisant.

(13) Ce qui est peut-être plus vif, c'est qu'il est très rare que nous soyons capable de supporter un désir chez nous, sans imaginer, sans penser que ce désir est soutenu par l'Autre.

C'est de lui que nous recevons les impératifs et les commandements de notre désir.

Il est très rare que nous soyons assez audacieux, assez inconsidérés pour risquer ainsi de soutenir notre désir sans cet appui, sans cette autorisation prise dans l'Autre.

Je me sers de ce terme autorisation à dessein, j'y reviendrai peut-être tout à l'heure.

DESCARTES, par exemple, il entreprend quelque chose de tout à fait systématique, c'est une entreprise vraiment subversive tout à fait essentielle et radicale. Mais il ne peut soutenir son entreprise, son but systématique qu'à la condition de supposer qu'il existe, cet Autre non trompeur.

Cette question d'existence du grand Autre est centrale dans la pratique et il est clair qu'il est tout à fait possible d'éviter que soit mise en question cette existence de l'Autre; par exemple, lorsque l'intervention de l'analyste se résume au grommellement, c'est-à-dire que ce qui est entendu c'est sa *voix*. C'est-à-dire qu'il existerait une voix dans l'Autre - je parlais du regard, mais aussi bien une voix.

Il n'y a pas de religion qui ne se soutienne d'une expérience qui n'ait été auditive. Cela ne peut marcher seulement par un écrit, il faut qu'il y ait eu une intervention de la voix dans

l'Autre. Ou bien encore que l'analyste préfère maintenir un sage silence qui lui aussi fait valoir la possibilité creuse, la place de la voix qui pourra toujours venir.

LACAN, lui, n'hésitait pas à interpréter, c'est-à-dire parler - parler, et pas seulement pour interpréter - et voir à l'occasion ce qu'il disait ainsi témoigner de ses propres limites, voire de ces erreurs.

(14) Un analyste qui se trompe, cela n'est pas forcément un mal. Si vous reprenez l'observation de "L'Homme aux rats", puis les notes qui ont été publiées récemment, vous verrez ce qu'a été la joie du patient à constater combien **FREUD**, dans ses interprétations, il n'y était pas du tout. Et le problème n'est pas seulement celui du patient ce qui, après tout n'est pas l'essentiel de la cure - mais c'est celui des effets libérateurs que cela a pu avoir pour lui, ce patient.

Il n'est pas question évidemment de recommander l'erreur systématique. Il s'agit simplement de souligner qu'un analyste qui serait impeccable, le fantasme de l'analyste parfait, on conçoit comment il ne pourrait que pérenniser ce fantasme qu'il existe un sujet au savoir, que le savoir est supporté par un sujet et que ce sujet peut éventuellement être l'analyste.

Autrement dit, on peut voir comment l'analyste qui serait impeccable risquerait s'il n'y prenait garde, s'il n'y veillait lui-même, et bien, il risquerait de pérenniser le transfert. Puisque, comme nous le savons, l'amour est le moyen de l'analyse mais il est aussi son principal obstacle puisqu'il constitue une défense, aussi bien dans notre vie quotidienne que dans l'expérience analytique. Une défense contre cette vérité de notre rapport à la structure que j'évoquais tout à l'heure. S'il y a un moyen de se défendre contre un maître cruel. c'est bien sûr, par exemple, de lui répondre par l'amour.

Comment peut-on guérir de l'amour?

Toute notre pratique, je dirais banale, que les uns et les autres nous pouvons avoir, nous renseigne sûrement sur ceci, c'est qu'on ne guérit pas quelqu'un de l'amour en lui donnant des coups de pieds, ni en lui disant que son amour il se trompe, que ce n'est pas un amour véritable.

Nous savons très bien que ces différentes procédures ne font par rapport à cet amour que l'exacerber, et sont interprétées par l'amoureux et l'amoureuse comme des moyens de relance.

Il y a, en fait, une seule façon d'essayer de mener ce symptôme à ce (15) qui pourrait être son terme, c'est de pousser ce symptôme à ses extrémités. Autrement dit, non pas s'y refuser, mais au contraire le faire venir jusqu'à ses extrémités, jusqu'à son terme. Et nous savons que le terme de l'amour ainsi poussé à son extrémité s'appelle l'ennui, l'impuissance et la haine.

Ce que je dis là, même si cela a une allure paradoxale, cela reste de vieux soupçons tout à fait communs.

C'est ainsi qu'un reproche longtemps fait à la pratique lacanienne était d'entretenir le transfert, je pense que ce reproche s'alimentait de ce qui était de l'ignorance de la dialectique l'amour n'a pas d'issue, pas d'issue circonstancielle, pas d'issue juste à propos de telle ou telle personne; l'amour n'a pas d'issue véritable qu'à la condition d'être poussé à son terme, et cela fût-ce aux dépens de celui qui ainsi provoque ce terme, c'est-à-dire qui consent à s'exposer à la haine.

Et l'on sait que celle-ci n'a pas manqué de venir en retour à **LACAN**. (retournement de la cassette)

Autre question : nous nous déplaçons dès lors que le temps et l'espace se trouvent réglés par la mesure.

Comment un analyste peut-il entendre une telle disposition sinon que comme venant soutenir ce fantasme, que notre relation à l'objet, cet objet qui nous échappe, qui nous manque, que notre relation à l'objet se trouverait dès lors réglée par la distance, par la temporalité. Avec cette idée qu'il suffirait de poursuivre notre chemin assez loin, ou bien qu'il suffirait d'attendre assez longtemps, d'y mettre le temps pour cet objet y parvenir.

C'est là, à vrai dire, notre relation effectivement subjective la plus commune à l'égard du temps et de l'espace. C'est vrai que d'une certaine façon, ce sont des transcendants symptomatiques qui appartiennent à notre névrose. Mais c'est vrai que nous pensons toujours que si nous étions capables d'aller là où il faut, d'aller assez loin, ou encore si nous étions capables d'y mettre le temps, on y arriverait.

(16) Il y a un usage du temps qui permet une toute autre scansion, en montrant que ce temps que nous vivons n'est pas un temps homogène et qu'il est ainsi possible d'y distinguer *le temps pour voir, le moment de comprendre, l'instant de conclure*.

Je vous renvoie ici au texte de LACAN, sur "*Le Temps logique et l'Assertion de la Certitude anticipée*" (3)

Une telle distinction qui porte sur cette hétérogénéité du temps, non plus névrotique, mais je dirais constitutive de notre subjectivité, une telle distinction n'a pas seulement valeur esthétique. Elle a également une grande valeur indicative, ne serait-ce que parmi nous, - c'est vrai que dans notre rapport au temps nous passons l'essentiel de notre temps à attendre - et qu'il nous arrive bien rarement dans notre existence de faire opérer cet instant de conclure, c'est-à-dire de poser un acte.

Je suis sûr qu'il y en a peu parmi nous qui ont pu voir cette disponibilité pour ne plus se contenter d'attendre mais être en mesure dans leur propre vie de poser un acte. C'est-à-dire de conclure de telle sorte que ce qui s'ouvre au sujet soit autre que ce qu'il avait vécu jusqu'ici.

Et pourquoi cela? Pourquoi sommes-nous ainsi toujours dans l'attente? - Nous sommes ainsi dans l'attente parce que nous attendons toujours que cet acte décide pour nous depuis l'Autre, que ce soit l'Autre qui décide pour nous.

Quant à l'usage de l'espace dans la pratique analytique et la possibilité là encore de faire valoir que l'espace n'est pas homogène et que l'espace peut-être, entre autre, marqué par des bornes, par des coupures, par des limites. Et bien il existe là aussi une pratique analytique, c'était la pratique de LACAN, susceptible de montrer que l'espace du cabinet est un champ idéal pour témoigner que la distance que l'analyste occupe par rapport au divan, n'est pas réglée par la mesure. Que l'analyste peut être très proche, trop proche; et (17) qu'aussi parfois il peut se rapprocher du divan, être tout près de l'analysant mais néanmoins lui faire percevoir que ce peu de distance métrique est néanmoins régi par une limite infranchissable, par une norme, par une frontière.

(3) J. LACAN, in *Ecrits*, pp. 197 - 213, le Seuil, Paris, 1966.

Donc, comme j'essaye, à propos de ces quelques éléments de vous faire valoir ce qui pouvait en quelque sorte donner leur sens aux singularités de la pratique lacanienne, de la pratique de

LACAN, nous sommes obligés de convenir que cette pratique analytique est effectivement scandaleuse. J'ai eu l'occasion de lire un dossier de presse que des amis belges ont bien voulu me préparer sur ce qui s'est écrit ici récemment sur l'analyse et présenté au grand public, comme on dit, de façon assez offensante pour lui, en le traitant comme assez peu évolué, mais soulignant ce fait, au grand public, que la pratique analytique est scandaleuse.

Je crois que c'est vrai. Elle l'est, si elle défait les convenances qui sont les nôtres, si elle les défait, pour laisser émerger ce à quoi ces convenances cherchent à pallier.

Mais cette pratique scandaleuse ne peut se valider que par une question essentielle qui est celle de sa finalité.

Là, cette pratique de bavardage, la cure, est-elle seulement ce qui aura été dans notre vie une épreuve, l'occasion de s'ébrouer même, de goûter et de jouir d'une relation autre, pour, une fois ceci terminé, revenir à nos habitudes?

Ou bien cette pratique analytique est-elle clôturable par cet acte qui ferait pour le sujet, qui permettrait au sujet, cette rotation lui permettant de se défendre des aliénations de la névrose?

Cela ne veut pas dire que dès lors le sujet n'est plus aliéné nous le sommes tous, aliénés. Aliéné, au fond, c'est le mot pour désigner l'Autre. Et nous sommes tous dépendants de cet Autre, Il n'est donc pas question pour le parlêtre de viser ce qu'il en serait comme ça d'une sorte de liberté, de fantaisie ou de rêve. Mais il est question pour le parlêtre de savoir si par la cure analytique, par cette pratique de bavardage, il est en mesure de se mettre en règle à (18) l'égard de cette structure; c'est-à-dire non plus de s'en défendre par les symptômes de la névrose, mais de reconnaître sa dépendance à la structure comme ce qu'elle est, et avec toutes les conséquences que peut avoir cette reconnaissance. -

Sans qu'on puisse conclure que cette reconnaissance puisse permettre de lever cette cruauté dont je parlais tout à l'heure.

Le seul point dont nous puissions être certains c'est que la névrose en tout cas cette cruauté elle l'entretient.

LACAN a donc parlé de ce qu'il en serait d'un *désêtre* terminal dans la cure. Mais il est vrai que ce désêtre il le mettait du côté de l'analyste. C'est l'analyste qui, en fin de cure, se trouvait ainsi rejeté comme l'objet qu'il était venu en quelque sorte incarner; l'objet cause du désir et qui, pouvait en fin de cure révéler sa vraie nature, et révéler que son support n'est rien d'autre que le trou.

Donc, ce désêtre terminal, qui est celui éprouvé par l'analyste, pouvons-nous dire pour autant que nous en avons un témoignage du côté des analysants? Ou bien pouvons-nous parler si facilement de fin de cure pour les analysants? Fût-ce pour ceux, après tout, qui un jour ou l'autre, témoignent le souhait de devenir analyste, et se mettent à exercer comme tel?

Tout ce que je peux dire, à l'évidence, c'est que les remous qui agitent une fois encore le milieu analytique, semblent bien témoigner que nous soyons encore obligés de nous interroger sur cette fin de cure.

D'ailleurs **LACAN** avait indiscutablement, depuis plusieurs années, fait son jugement puisque, comme vous le savez peut-être, au cours de ces dernières années sa pratique s'était modifiée jusqu'à devenir le scandale sublime; puisqu'elle en était venue à se réduire à un échange avec l'analysant réduit au plus strict symbolisme.

Dans cet échange l'amour, le désir, le temps, l'effort, la bonne volonté, tout cela se trouvait n'avoir en retour, en échange que rien.

(19) Et sans doute, **LACAN** a pu constater lui-même que cette pratique de des dernières années ne semblait pas néanmoins, et c'est là le paradoxe, avoir des résultats tellement plus satisfaisants que les précédents puisque ce rien lui-même semblait encore trop et qu'il suffisait d'un mot inévitable, d'un mot banal, d'un geste, d'une erreur, voire d'une violence pour que ces manifestations banales se trouvent chargées des plus hautes significations. Nous pouvons penser que ça n'était pas le souhait de **LACAN** que ces expressions réduites ainsi à leur plus extrême consistance restent néanmoins et peut-être plus, dans la mesure où elles étaient ainsi réduites, restent ainsi chargées de significations que le sujet souhaitait trouver tellement éloquentes ou riches. Car ce qui est vrai, c'est que chez lui, **LACAN**, la pratique de l'interprétation visait primordialement à la restitution de ce non-sens qui est la vérité dernière de la structure.

Ce monde constitué de petites lettres et qui nous organise dans la mesure où en tant que sujet soumis à l'inconscient nous en dépendons, ce monde constitué de petites lettres n'a pas le moindre sens. Et c'est assurément ça qui constitue notre vérité. A partir de là nous pouvons conclure que nous tous dans l'ensemble, à partir de cette pratique que je viens ici d'évoquer - c'était essentiellement celle de **LACAN** - et bien nous ses élèves, nous qui voulons nous inspirer de lui, nous sommes plutôt des gens gentils car à vrai dire nous sommes très volontiers pris par cette aspiration, par exemple à défendre notre semblable contre ce conflit inéluctable de la rencontre.

Et c'est vrai que nous aurions volontiers tendance à faire comme le névrosé, c'est-à-dire à dévouer notre vie à camoufler la castration. C'est vrai que nous avons envie d'être thérapeute.

Thérapeute cela veut dire quelque chose de très précis Donner à quelqu'un le moyen de se débrouiller, de s'arranger.

Se débrouiller, s'arranger avec quoi? Par exemple avec cet autre vérité ultime que : *il n'y a pas de rapport sexuel*. Qui est une formulation dont nous ne mesurons pas toutes les conséquences et toute la portée. Ou encore cette autre formulation qui est très voisine : *la femme n'existe pas*. Et nous ne mesurons pas combien ces formulations vont à l'encontre d'une façon de régler notre existence.

(20) Alors si nous, nous sommes comme ça plutôt gentils, quoi qu'on puisse dire sur certains d'entre nous des choses pas très essentielles, nous sommes quand même gentils. Et **LACAN** avait tendance à nous qualifier mais qu'est ce qu'ils sont gentils.

Alors la question sur laquelle je conclurais, si vous le voulez bien, est celle-ci : dans tout ça, *quel est notre héritage?*

Je dirais que notre héritage, c'est sans doute d'une certaine façon que nous le voulions ou non, à cette avancée opérée par **LACAN** que nous devons, ce travail. L'héritage que nous avons de **LACAN** c'est que pour ce qu'il en est de l'analyse, pour ce que nous voulons faire de l'analyse, nous ne pouvons nous fier qu'à notre désir. Et la question se pose aujourd'hui pour nous comme elle s'est posée pour lui longtemps. L'analyse doit-elle contribuer à la mystification de nos existences, ou bien comme elle se révèle en avoir les moyens, doit-elle travailler ces mystifications à les défaire?

Cela nécessite le désir d'au-moins-un-analyste, comme **LACAN** l'a été - il y en avait au-moins-un - et que cet analyste prenne des risques comme il l'a fait. Bref qu'il s'expose comme l'a fait **LACAN**, à faire le clown. C'est amusant qu'on ait pu lui reprocher ça. Je pense que les gens qui ont pu le lui reprocher sont un peu encombrés par leur propre sérieux. La difficulté c'est que cet analyste -au-moins- un, s'il s'engage à faire valoir ce désir pour que cela continue, parce que cela peut tomber - c'est déjà tombé dans un grand nombre de pays où

l'on continuait à se réclamer de **FREUD**, pour une raison très simple, parce qu'il n'y avait personne pour tenir ce désir.

Or c'est un désir, *le désir de l'analyste*, extrêmement paradoxal. C'est en effet un désir qui en aucun cas *ne peut se soutenir de l'Autre*, c'est-à-dire que l'analyste ne peut s'autoriser que de lui-même. Cela ne veut pas dire que n'importe qui peut s'installer analyste. Cela veut dire qu'*il n'y a nulle part dans la structure quoi que ce soit qui en quelque sorte constitue autorisation pour l'analyste*.

Il existe dans la structure ce qui constitue l'autorisation du désir sexuel. Le Nom-du-Père, c'est quelque chose qui évidemment prescrit (21) le désir sexuel. Le désir de maternité est parfaitement inscrit dans la structure du fait lui aussi du Nom-du-Père dans l'Autre.

Mais le désir de l'analyste il n'est inscrit nulle part.

Autrement dit l'analyste ne peut s'en prendre qu'à lui-même s'il veut continuer.

Et le paradoxe c'est que la difficulté qu'il va rencontrer, elle va siéger en premier lieu chez ses camarades analystes.

C'est là le paradoxe de la situation. C'est comme vous le savez ce qui est arrivé à **FREUD**, à **LACAN** et on comprend pourquoi. Parce qu'il peut y avoir, il y a chez l'analyste lui-même un tel désir que tout cela s'apaise, que tous ces flots que j'ai essayés d'agiter devant vous entrent dans le calme.

Un tel souci finalement de prendre un peu de distance avec tout cela, lorsqu'émerge parmi eux, les analystes, le mal-élevé, le malotru, dont le désir fou, immotivé qui ne trouve aucunement sa justification dans l'Autre, qui ne peut se soutenir d'un fantasme puisque c'est le fantasme que l'analyste met en cause; lorsqu'il en surgit un comme cela parmi eux, les analystes commencent volontiers à réagir vis-à-vis de lui sur un mode que je me permettrais d'appeler paranoïaque dans le sens où ils y voient dans cette tentative de relance, une tentative de manipulation. -

Et lorsque celui qui aura l'audace, le jeune analyste courageux, l'audace de vouloir faire que se poursuive cette exploration des enfers et que non seulement elle se poursuive mais qu'elle puisse trouver un terme que je ne dirais pas de ces enfers nous en libère, mais qui en tout cas ne fasse pas de nous des victimes passives de cet endroit; je dirais que celui qui aura le désir, le courage et l'intelligence ainsi de reprendre et de poursuivre s'exposera sans aucun doute, et de la part de ses proches mêmes, à un certain nombre de difficultés.